

LA FAILLITE DU SOCIALISME...

Tout le monde parle du socialisme comme si ce mot avait un sens précis. Bien des gens, bien des partis se disent ou se croient socialistes. Il y a des socialistes chrétiens, des radicaux socialistes, des socialistes indépendants, des nationaux socialistes; il y a même des socialistes libertaires. Ce qui prouve bien que le mot socialisme n'a plus de sens.

Dans cette étude, le mot socialisme aura son sens classique, celui que lui donnaient les fondateurs de la deuxième internationale, à laquelle adhère encore une section française, sous le nom de parti S.F.I.O., mais dont le socialisme n'est plus guère qu'une close de style utilisée pour les besoins de la propagande.

Le socialisme qui enthousiasmait ceux de ma génération, vers 1900, était internationaliste et ne reconnaissait pour valable que les frontières géographiques; son but était l'unification politique et économique du monde; la disparition des ordres, des classes et des hiérarchies basées sur l'argent; la primauté des travailleurs dans la direction de l'économie; son programme d'action fondamental était la socialisation des moyens de production et d'échange qui devenaient ainsi propriété d'Etat.

Parmi les socialistes, les uns révaient d'un grand soir où serait emportée cette société maudite où l'homme est un loup pour l'homme et que l'on rebâtirait juste et fraternelle. D'autres, disciples biologiques de Lamark ou de Darwin, voyaient la réalisation de cette société future dans une transformation par étapes orientée vers une égalité de condition des hommes. Tous étaient étatistes, et pour eux, la conquête de l'Etat était un préalable. C'est ce point qui les opposait parfois violemment aux anarchistes et aux syndicalistes qui eux, par une action directe, s'en prenaient à la substance même du corps social pour la modifier et en changer le fonctionnement organique.

Si, aujourd'hui, on fait abstraction d'une certaine éthique humanitaire - qu'on retrouve d'ailleurs dans toutes les doctrines qui poursuivent l'amélioration du genre humain - le socialisme n'aura guère été qu'une construction idéologique, à certains égards magnifique et séduisante, qui se sera irréalisable au premier contact avec les dures lois de la réalité.

Tous les essais de caractère socialiste qui ont eu lieu au dernier siècle ont échoué. Les grands mouvements coopératifs qui se réclamaient de l'idéal socialiste n'ont réussi que dans la mesure où ils ont, non pas trahi, mais abandonné les impératifs fondamentaux de la doctrine, et se sont conformés aux règles traditionnelles du monde capitaliste. Dans notre siècle on a pu voir ce qu'a donné l'arrivée au pouvoir des partis socialistes. Dans notre Occident, rien de fondamental n'a été modifié, ni sur le terrain politique, ni sur le terrain économique. Les hommes au pouvoir ont pratiqué un dirigisme de même nature que leurs adversaires de classe. Leur interventionnisme s'est borné à des planifications qui ont respecté les abus et les priviléges. Les nationalisations qui sont leur œuvre propre n'ont abouti qu'à la création de luxueux et onéreux monopoles au service des classes riches. Dans les pays de l'Est où le socialisme a été appliqué dans son intégralité sous sa forme communiste, on peut voir aujourd'hui les résultats: un régime abominable que l'on peut qualifier de capitalisme parfait puisque les classes privilégiées issues de ce régime ne craignent aucune opposition. C'est - soit dit en passant - ce qui explique cette slavophilie qui se manifeste chez nous et un peu partout, mais surtout chez les techniciens au service direct ou indirect d'un Etat dont l'activité est de plus en plus totalitaire.

Si tout le monde s'accorde pour constater sinon la faillite du moins la désaffection des masses pour le socialisme, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'en donner les raisons. A mon avis, cette impuissance du socialisme à se réaliser, à prendre corps, dans sa forme organique prévue par la dialectique du prophète, tient à deux sortes de causes, les unes d'ordre moral, les autres d'ordre économique.

Voyons d'abord les premières. C'est une erreur de croire qu'il est possible de faire le bonheur des hommes par voie d'autorité. On ne peut que les rendre plus malheureux ou plus mécontents. L'atmosphère de bien-être, quand c'est le cas, de contentement, de sécurité, d'espérance dans laquelle baigne la vie des individus, des familles, des collectivités, ne peut être créée par décret, par loi d'Etat. Si l'individu n'a pas la sensation d'être volontairement et librement, peu ou prou, créateur lui-même de tout ce dont il jouit, et d'en être, au besoin, pour sa part, le libre dispensateur, il ne peut être heureux ou satisfait. De plus, si l'individu, acceptant même les dures disciplines de la loi du travail et de la production, n'a pas au fond de lui-même le secret espoir d'y échapper. Il est comme le damné de l'Enfer du Dante qui a laissé toute espérance: il n'est pas heureux, il ne peut pas être heureux.

L'histoire est là pour prouver que les régimes même bien intentionnés, si jamais il en fut, qui, par des moyens appropriés, ont voulu imposer aux hommes ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire, dire ou ne pas dire, croire ou ne pas croire, de manière à imprimer à leur activité et à leur activité et à l'évolution une direction déterminée à l'avance, ont tous échoué plus ou moins lamentablement, le plus souvent dans les émeutes, la guerre, la boue et le sang. C'est cela que les socialistes, ceux qui ont conquis le pouvoir n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir. La dictature du prolétariat a été une erreur, plus qu'une erreur, une faute; plus qu'une faute, une trahison. Les anarchistes et en général les syndicalistes anti-étatistes avaient raison: il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni Tribun.

Un autre obstacle d'ordre exclusivement économique, et qui semble être un problème insoluble non seulement au socialisme, mais à tout système planificateur, s'oppose à la réussite de tout dirigisme d'esprit totalitaire. Cet obstacle, de caractère presque banal, est ce que les économistes nomment le calcul économique. Dans nos économies échangistes à base monétaire, ce calcul joue dans toutes les économies avec un implacable déterminisme. Les dirigeants russes qui sont aux prises avec ce problème depuis plus de quarante ans en savent quelque chose.

Le principe du calcul économique consiste à obtenir avec des moyens donnés le meilleur résultat économique possible, c'est-à-dire avec le minimum de peine et de temps pour le producteur et avec le maximum de satisfaction pour le consommateur. Dans un régime de liberté économique, il est toujours possible de comparer à n'importe quel moment les moyens employés, ainsi que les résultats obtenus dans beaucoup de combinaisons, car il n'y a pas de plan unique préconçu mais un grand nombre de plans individuels. Les conclusions utiles s'établissent dans des conditions maximum d'efficacité et de certitude. L'économie de marché seule est capable de donner de vrais rapports de valeurs, de vrais prix, de vrais salaires, etc., et aussi de vraies crises, de vrais conflits, et de vraies conjonctures ou équilibres. Chiffres, statistiques et bilans correspondent à des réalités issues de quantités de marchandages, de transactions, d'essais, d'échecs, de réussites, etc...

Nos thaumaturges socialistes ou dirigeants d'esprit totalitaire, même avec leurs planifications les plus astucieuses, leurs plans quinquennaux les mieux étudiés, n'arriveront jamais à pouvoir raisonner sur de semblables résultats. Leurs données, leurs bases de raisonnement appartiennent au passé. Pendant cinq ans, par exemple, avec les mêmes outils, ils referont ce qu'ils ont fait, peut-être plus vite, mais sans modifications techniques fondamentales. Pourquoi? Parce qu'il faudrait être Dieu pour prévoir exactement le fonctionnement d'une économie sur une longue échéance, ou bien pour connaître exactement les besoins et le comportement de chacun pendant ce même laps de temps. Pire encore! Et c'est ce qui est fatal pour toute économie planifiée: c'est que toute initiative, toute idée qui pourrait être heureuse, féconde est considérée comme une déviation coupable, comme un sabotage criminel et punie comme tel. Le devoir n'est pas de produire ce qui pourrait être utile dans les meilleures conditions possibles, mais ce qui est conforme au plan. Bureaucratie, vie chère et tyrannie, voilà ce qu'a donné et ce qu'est susceptible de donner ce qui s'appelle encore le socialisme. A l'âge atomique, la Révolution est autre chose qu'un changement de carrosserie.

Alors, que faire? diront les esprits chagrins ou inquiets. Et bien, chercher, chercher ensemble, comme disait Bakounine à Marx, qui offrait son catéchisme à la Révolution, chercher autre chose. Après tout, l'action directe d'esprit anarchiste et libertaire n'a pas fait faillite que l'on sache.

Quoi qu'il en soit, et même s'il n'y a rien, il faut mettre le socialisme, le communisme au rang des vieilles lunes, comme le christianisme, le boudhisme, l'islamisme et autres panacées en isme dont la faillite et l'actuelle nocivité sont indéniables.

J. FONTAINE.